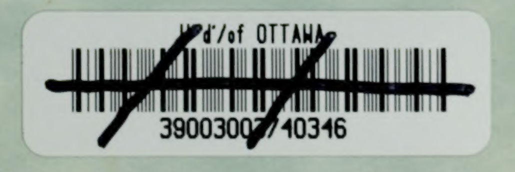
Lavaud

Imageries des mers



Imageries des Mers poè



mes par Guy Lavaud

1037

DU MEME AUTEUR :

VERS :

La Floraison des Eaux (1906). — Bibliothèque de l'Occident. (Epuisé).

Du Livre de la Mort (1907). — La Phalange. (Epuisé).

Des Fleurs pourquoi... (1910). — Cornély, éditeur.

PROSE :

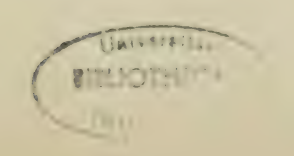
La Terre Occidentale : Dans les vallées du Périgord.

IMAGERIES DES MERS

IMAGERIES DES MERS

Poèmes par Guy Lavaud

Chez Emile-Paul Frères, Libraires
sur la Place Beauvau, à Paris
M.CM.XIX.



Voilà pourquoi Paolo Uccello vécut comme un alchimiste au fond de sa petite maison...

Il crut qu'il pourrait muer toutes les lignes en un aspect idéal...

Ce n'était pas l'imitation où il mettait son but, mais la puissance de développer souverainement toutes choses...

Car Ucello ne se souciait point de la réalité des choses, mais de leur multiplicité et de l'infini des lignes. (Marcel Schwob. *Les Vies Imaginaires,* Paolo Uccello. Pages 138, 140 et 141).

A MA FEMME ODETTE GUY LAVAUD

ART POETIQUE

O mystères du monde et de la mer, symboles
S'y révélant, feuillage où soudain luit un chant,
On devine l'oiseau aux notes qui s'envolent,
Mais où prendre le beau plumage se cachant!...
J'y tâche, cependant, dans mon ombre profonde,
Chasseur muet qui guette une aile qu'il entend;
La forêt s'épaissit où elle se dérobe
Et glisse, d'arbre en arbre, en de verts froissements.
Quand j'ai cru l'entrevoir à quelque lueur vive,
Tache de lumière plus claire, rayon d'or
Reposé sur la feuille au souffle qui l'agite,
C'est plus loin que l'oiseau poursuivi chante encor.
Le soir tombe sans que cette aile prisonnière
Ait tenu dans mes doigts, sur elle, se serrant.
Mais qu'importe l'oiseau du musical mystère
Si seulement, un jour, j'en ai noté le chant!

INSPIRATION

Un cadre fin de mâts et de vergues, esquisse
Sur la page légère et fraîche d'un matin
— ô rêves où l'esprit se cherche, hésite et glisse —
Telle voile illusoire et pleine d'azur vain.

Or lames, s'éveillant du fond d'un songe vert,
Leurs longs cols alourdis d'écume qui les signe,
Ainsi que des serpents ayant ravi des cygnes,
Sous les voiliers à flot monte la haute mer.
Son souffle rude et pur émeut les destinées
Pensives, attendant dans ce hâvre de paix :
O mots qui déroulez un poème qui naît,
Sur ces mâts hauts et nus, belle voile gréée !

Elans, brises, rumeurs sifflant dans les haubans
Et puis évanouis, sans trace, dans l'espace
Vous revoici fixés en quelques battements :
Une barque appareille à l'ouvert de la passe.

Et ce qui dans le ciel flottait sans être encor,
Cette inspiration du vent vivant, ces ondes,
Eparses de la mer aux beaux nuages d'or,
Et le balancement des pins au bord du monde,

L'impalpable, le fou, le changeant et l'errant
Se love avec amour au creux des voiles blanches :
Ivresse d'être enfin la vie en mouvement,
Cette barque élancée sur ce gouffre qui penche !

LES VAGUES. I

Svelte et, sur cette mer, en frais calice ouverte,
Je regardais monter lentement, s'arrachant
Des flots, avec effort, comme d'un limon vierge,
Une vague, crispée sur ton azur, printemps.
Et soudain, je la vis dans le ciel se défaire,
Ainsi qu'épanouie, feuille à feuille, se meurt
— Remplie, un soir de mai, toute sa tâche claire,
Et ses germes passés dans les souffles, — la fleur,
Et comme, quelque jour, se déferont, flexibles,
Les rêves tourmentés au fond de notre cœur,
Nos rêves, résolus en quelques vers qui brillent
Comme une destinée de vagues et de fleurs.

II

Large voilure d'eau, mouvante sous le vent,
Liquide azur éclos sur l'autre évanescent,
Et, soudain, en un cri, déchirement de toile
Et frais lambeaux enfuis de cette étrange voile,
Une vague, heurtée au dur roc éternel,
Comme un paon s'est rouverte, occellée, sur le ciel.

III

Son corps transparent sous des guipures d'écume
Et son front scintillant de diamants, impure,
Féminine, voilant et dévoilant sa chair
De sirène éternelle en ces jardins de mer,
Une vague, coquette à genoux, ouvre et ferme
Son éventail, souffles de plumes et de perles,
Tandis que, redressée comme pour un éclat,
Une autre, sa sœur chaste, au ciel lancée, s'en va,
Ayant jeté, d'un geste irrité, derrière elle,
Sa traîne déchirée de soie et de dentelle.

IV

Voix de soprano, sur l'océan, le perçant
Comme une crypte où vont des chœurs aigus d'enfants,
Une vague élancée aux flots bleus, vives ailes,
Eclatait d'un blanc cri qui se brise et son rêve,
En fleurs pâles, guipure et dentelle, jetait
Tel un arceau mouvant son chant sonnant et frais!

V

Arche des flots nouée à quelque étrave en route,
Forme pâle parmi des désastres de boucles,
Que de fois j'ai cru voir dans cet élan robuste,
Dans cette aile si pleine et ferme sous le vent,
La blancheur d'une épaule où la lumière sculpte,
Défaite une dentelle, un frais frissonnement!

II

Large volubilis et flexible calice
Qui s'ouvre dans le jour, qui se ferme la nuit,
Sur cette grève douce où son flot frêle glisse,
La fleur naguère close encor s'épanouit.
Longue tige poussant quelque verte volute
Le flux monte, il s'étale en longs pétales joints :
O veines d'un azur qui sur les sables luttent,
Chair blanche dépliée par un doigt plein de soin.
Et toute la mer luit, épanouie aux souffles :
Ses couleurs, un instant, tremblent au bord de l'air,
Elles s'effaceront bientôt, reflux et houles,
Liseron refermé sur son cœur triste et vert.

III

Verdure festonnée par le golfe et la crique,
Limbe sur quel rameau de cet arbre atlantique,
Suavité d'un émail où rient des printemps frais,
Toi, tant de flots soyeux sous tant de cieux glissés,
Eau verte qui semblais chlorophylle éternelle,
Transparence, voici que le reflux des grèves,
Exact, inéluctable et mortel, revenu,
Et toute ta douceur de mer bue, tu n'es plus
Qu'un fantôme, qu'une ombre, octobre de dentelles,
Cette plage qui crie comme une feuille sèche
Et, nervures courant aux ors ternis et doux,
Ces lignes de rochers sur fond de sables roux.

IV

O secret mal gardé par cet éventail clos,
— Une plume échappée au repli, sur le bord,
Disant à demi-voix, comme une lame, l'eau,
Les dentelles cachées dans son souffle qui dort —
Vous tous, tourments voilés de la mer et des flots,
Au soir pur, apaisés parmi les golfes morts,
Qui vous saurait, n'était, soudainement, ce haut
Mouvement rebellé qu'est une vague d'or.

MOUETTES

En fleurs mêlées d'écume et de plume, parfois,
Sur l'heureuse douceur de la mer calme, on voit
— Jonchée pâle parmi ce marbre et ce porphyre —
Leur frêle et bref éclat de neige blanche rire,
Repos léger d'un vol qui reprend, si le vent
Dérange, en descendant ses marches d'océan,
D'une traîne qui pèse au bord des lames lisses,
Cette errante douceur de plume et de calice.

FILETS

Clairs reflets ruisselants aux grands filets ouverts,
Ecailles, arcs-en-ciel sur de blanches cascades,
Longs rubans dénoués de si doux velours verts,
Tous ces éclats et ces scintillements, ces nacres,
Chers trésors que l'on a ramenés quelque soir,
Bientôt qu'est-ce qui va en rester, ô mon âme,
De ces rêves surpris à des océans noirs,
Jetés tout palpitants sur le bois de ta barque :
Quelques mots, quelques vers, oubliés par l'oubli,
Pris aux mailles du seul souvenir qui les garde,
Séchés jusques à quand, tristes reflets ternis,
Comme dans des filets étendus reste une algue !

GOLFES. I

Aux jours où le Printemps, revenu, reverdit
De sa feuille nouvelle et de son jeune cri
L'océan gris, un golfe pur aux molles lignes,
Si tranquille que l'œil y cherche quelque cygne,
Se gonfle et l'on dirait d'une qui songe et prie
Agenouillée, la ronde robe épanouie.

II

Las de ses mille vols accomplis en écumes,
En élans blancs brisés aux vitres d'azur frais,
Sa houle se serrant comme une humide plume.
Au golfe, aile nourrie de ce duvet léger,
Voici que, vaisseau bleu qui se pose et qui brille,
Ainsi qu'un oiseau clair dans un grand arbre d'or,
Tout son col replié sous une feuille d'île,
A ta branche, univers, un océan s'endort !

III

L'océan dans le soir tombait comme une fleur,
Feuille à feuille échappant tous ses secrets, ô cœur,
Je songeais à la fleur de ton corps, sous sa robe,
Sous son linge qui tombe avec un lourd arôme,
A la fleur de ton corps qui se dérobe encor
Et, soudain, s'abandonne et dans les bras s'endort.

PETITS POEMES SUR LA MER

I — *Filets.*

Ah ! ces filets séchés sur le cœur des étés,
Tulle et jadis aux mers transparence de robes,
Evanoui le sein qui sur eux se gonflait,
Algues, cheveux gardés d'une mouvante épaule.

II. — *Mouettes.*

Golfe ! et ce souvenir si doucement joyeux :
Le vent éparpillait dans la matinée claire,
— O lettre que lacère un cœur capricieux —
En déchirements blancs des mouettes légères.

III. — *Un pin.*

Un pin large arrondi en une sombre masse
Quelle île fleurissant sur une mer d'espace :
Chaque branche étendue, verte sur cet azur,
Y jette, de longs caps et de fines presqu'îles
Et les courbes rameaux captent d'un geste pur
Dans leurs récifs menus des golfes d'air tranquille.

IV. — *Régates.*

Blancs et gris, élancés comme d'étranges lettres.
Sur la page du ciel vingt yachts graciles rêvent,
Chaque voilure sur l'écriture qui penche,
Posant l'accent qu'une risée de vent dérange.

V. — *Epaves.*
Comme un mât de voilier sombré par quelque orage,
Elancé, signe encor sa tombe dans la vague,
Parfois, perce son ombre un souvenir perdu,
Epave, au lent reflux de l'âme revenu.

VI. — *Rivière.*
Si doux ce souvenir de Bretagne, au printemps,
Quand la mer remontant le long de la rivière,
La gonflait comme un triste et gris roucoulement,
En mourant, enfle encore un cou de tourterelle.

VII. — *Tempête.*
O plain chant désolé d'océan et de vent,
Plain chant comme ajouré d'ogives de silence,
De profundis clamé d'un musicien géant,
Cathédrale de sons sur quelle assise immense !

VIII. — *Voiles.*
La rouge sur la bleue et la bleue sur la bise,
Demi closes, entrecroisées au port sans rides,
C'est, les voiles qu'on voit sur l'épingle du mât,
Cent ailes diaprées qu'une main cloua là.

IX. — *Voilier.*
Son étrave glissant sur des feuillets d'argent
Et, lente, retournant les flots bleus, page à page,
C'est un voilier penché sur le livre océan,
Lettre à lettre épelant une chanson de vagues.

X. — *Amours.*
Jumelles et brûlées d'incestueuses flammes,
De la lune à la mer quelles amours étranges :
La lune pâle et nue au lit de ses nuages,
La mer glissant sous elle un long frisson de vagues.

Enlacement farouche et de deux bouches, grand
Amour, volupté tirant des cris à l'âme,
Quels souvenirs en nous soudain se réveillant,
Ces vagues soulevées en une unique flamme.

XI. — *Des pins.*
Encore un souvenir : l'océan si loin qu'il
Semblait n'être, d'argent, se balançant qu'un fil
De la vierge, dans l'ombre bleue, sur les aiguilles
De pins noirs tourmentés en ce matin tranquille.

XII. — *Naufrages.*

Ah ! ces voiliers, coulant bas d'eau, dans les orages,
Leurs longs pistils au souffle impérieux brisés,
Lys pâles dans la pluie, craquantes flammes blanches
De calices versant sous l'eau de quel été !

Comme une urne de bois, aux rondes formes pleines,
Echappée à la main qui la tient par le bord
Et coulée, alourdie en l'eau de la fontaine,
O vaisseaux renversés dans la Mer et la Mort !

XIII. — *Falaises.*

Même un sable luisant au creux d'un roc amer,
— Miel en gouttes tombé des hautes ruches blondes —
Il me ramène encore à vos vols sur la mer :
Voiles, essaims au bord alvéolé du monde.

XIV. — *Traversées.*

Mais nous, cinglant toujours vers la lointaine gloire,
Le rencontrerons-nous, comme un beau voilier blanc,
Le vers qui s'en irait, de mémoire en mémoire,
Traversant, sans mollir, l'immensité des ans.

XV. — *Combats.*
Ainsi que des taureaux, d'un convulsif effort
Heurtant leurs fronts brutaux qui s'emmêlent et pen-
[chent,
Deux vagues, sur la mer, combattent corps à corps,
Au souffle furieux de quelque bave blanche !

XVI. — *Soirs.*
Un beau soir sur un port quel chœur dans une église :
Géants piliers de mâts, voûtes de ciel, vitraux,
Et gréements de voiliers qui, dans leurs molles drisses,
Sertissent de plomb gris tout un couchant d'émaux.

❦

Rectangles amincis des enflèchures, drisses,
Epures sur le soir de vergue en vergue inscrites,
Quel problème géant posent-ils aux étoiles,
Dans leurs calmes bassins, tous ces voiliers sans voiles ?

XVII. — *Vague.*
Lumière sur la mer en apparition
Et flamme comme un lys épanoui et rond
Mouvement d'éventail qui se ferme, caprice
D'un souffle, un souffle encor te disperse, ô calice.

XVIII. — *Brick.*
Etrange emmêlement du vent et d'une toile :
Dans un grand tournoiement de folles ailes c'est,
Arrachant de l'espace à coups vivants de voiles,
Comme un peu d'infini que l'âme connaîtrait.

XIX. — *Sillages.*
O proues, ô diamants qui coupez cette mer,
Qu'ils sont beaux vos chemins, que leur neige nous tente
Qui semble un reste encor de quelque bel hiver,
Un blanc gel oublié dans l'herbe renaissante.

XX. — *Immensité.*
D'un cœur qui se détache on a quitté le monde,
Un froissement d'étrave ouvre l'immensité
Mais tout de même en nous quels souvenirs, si, blonde,
Comme un sein de sirène une île reparaît.

XXI. — *Horizon.*
Que la douceur d'un horizon marin me touche,
Calme globe, dessin de quelque sein parfait
Avec, en son milieu, comme une fleur, la touche
De son île, or bruni dans ce déclin d'été.

XII. — *Montagnes.*

ouffles blancs qu'on dirait sur la vergue et la hune,
iles spectres glissant sur l'océan sans lune,
uand notre œil cherche à voir la coque sous la toile
eigeuse, il a revu les lointaines montagnes.

XIII. — *Marées.*

e flux puis le reflux, un soir puis un matin,
ne heure brode un rêve aux grèves, mais une autre
'efface, comme si l'océan n'était rien
ue la toile où tes doigts travaillaient, Pénélope !

XVIII. — *Brick.*
Etrange emmêlement du vent et d'une toile :
Dans un grand tournoiement de folles ailes c'est,
Arrachant de l'espace à coups vivants de voiles,
Comme un peu d'infini que l'âme connaîtrait.

XIX. — *Sillages.*
O proues, ô diamants qui coupez cette mer,
Qu'ils sont beaux vos chemins, que leur neige nous tente
Qui semble un reste encor de quelque bel hiver,
Un blanc gel oublié dans l'herbe renaissante.

XX. — *Immensité.*
D'un cœur qui se détache on a quitté le monde,
Un froissement d'étrave ouvre l'immensité
Mais tout de même en nous quels souvenirs, si, blonde,
Comme un sein de sirène une île reparaît.

XXI. — *Horizon.*
Que la douceur d'un horizon marin me touche,
Calme globe, dessin de quelque sein parfait
Avec, en son milieu, comme une fleur, la touche
De son île, or bruni dans ce déclin d'été.

XXII. — *Montagnes.*
Souffles blancs qu'on dirait sur la vergue et la hune,
Pâles spectres glissant sur l'océan sans lune,
Quand notre œil cherche à voir la coque sous la toile
Neigeuse, il a revu les lointaines montagnes.

XXIII. — *Marées.*
Le flux puis le reflux, un soir puis un matin,
Une heure brode un rêve aux grèves, mais une autre
L'efface, comme si l'océan n'était rien
Que la toile où tes doigts travaillaient, Pénélope !

ANCIENS BRICKS

Ils vont hauts, balancés sur l'eau comme des palmes,
Superbes éventails dont le souffle est le vent,
Ils vont blancs, une hanche inclinée à la lame,
Toute la mer tonnante au bord de l'autre flanc...
Au loin sourient La Dominique et le Vent d'île,
Saint Pierre d'autrefois, ah ! comme tu reluis,
Par tant de souvenirs : quarteronnes, métisses,
Indolences, parfums d'un sein comme la nuit !
Tout ce passé ! notre présent comme il le touche,
Qu'ils émeuvent vos noms, Alzires, Eoas,
Verroteries changées en baisers, madras rouges,
Iles de l'amour noir donné pour un grenat !

UNE ANCRE

Ossement gracieux de navire, hirondelle,
Une ancre, rouille obscure, oubliée sur la grève,
Il semble que ce soit, enfoncée dans le sable
Comme l'ombre au soleil d'une lointaine image,
Tout l'oiseau noir et blanc, dont, jalousant ses ailes,
La folle mer secoue et mord encore le spectre !

UN PORT

Parfois, lorsque, sa coque encore vibrante, un beau
Navire, revenu du large, troue les eaux,
Sous les neiges, tissées au rouet de l'hélice,
Une âme vagabonde aux flots du port se glisse
Et, balancée le long des quais mornes et nus,
Chaque barque a senti, dans les remous venu,
Coulé, serpent rapide aux fleurs vertes des vagues,
Comme un vers, lourd de sens, qui percerait notre âme,
Un souvenir du monde épars sous d'autres cieux,
Houle bleue, frissonner sur le port paresseux.

LA MORT

Nuage, buée sur l'orbe d'un bouclier
Et, souffle, en cet argent, évanoui sans trace,
Là-bas, virant de bord, bas ris dans les huniers,
Un navire léger sur l'océan s'efface.
Sa haute coque sous l'aile blanche des mâts,
Neige en fleur dans les cieux en un instant fondue
Et tombée sur des flots que notre œil ne voit pas,
Disparue, cingle encor vers sa rive inconnue.
Et je me dis : « Tous ceux, embarqués quelque soir,
Sur ce voilier pensif qu'est une mort humaine,
Sans doute, on va rester des ans sans les revoir,
Eux aussi naviguant dans une mer lointaine ;
Ils reviendront au port quand nous en partirons,
Colombs ayant connu des terres plus fécondes,
Leurs vaisseaux rencontrés alors nous croiseront
Comme un soir rejoignant une aube sur le monde :
Car, chers voiliers qu'on voit décroître dans le soir,
Les morts, ces morts glissés aux horizons austères,
Peut-être qu'ils n'ont fait ces morts, nos désespoirs,
Qu'achever un voyage inaperçu de Terre.

UNE BARQUE

Une barque, effleurant de son bec noir la mer,
Léger oiseau penché sur le côté pour boire,
Mollement luit, tandis qu'au droit reflet ouvert,
Une seconde barque éclose, blanche et noire,
Traverse, d'un mouvement inverse, le ciel.

Une barque est réelle et brille de lumière,
Mais l'autre qui la suit, vol artificiel,.
Comme elle me paraît plus vraie que la première !
La toile de la voile, en se gonflant, s'en va,
Dans chaque souffle épars cherchant son nouveau maître,
Celle immatérielle et d'un moins vif éclat,
La belle réfléchie et l'esprit sous la lettre,
Dans sa vie intérieure et déliée du vent,
Traversant toute l'eau sans même qu'elle y touche,
Eclairant de blancheur un monde sous jacent
— O l'âme rachetant la volupté des bouches —
Comme une ombre fidèle à quelque corps mortel,
Comme un pressentiment de choses éternelles,
Souvenir sublimé de quelque amour réel,
Il semble qu'elle soit non le reflet mais l'aile.

NUIT MARINE

Parfois, levant ses yeux encor pleins de la mer,
Au ciel sombre fleuri de légers soleils verts,
Dans la nuit, où, rivage argenté, une lune,
Toute ceinte et frangée de l'éclat d'une écume,
Se lève, ronde masse en fleur, un matelot
A retrouvé l'austère immensité des flots :
Une île parfumée et sa corne de grèves
Et des brisants au va et vient de blancheur brève
Et des phares élancés bleutés en des éclairs,
— Intermittences des étoiles dans l'éther —
Avec, nuages qui chassent au grand ciel d'encre,
Des voiliers soulevés au jusant sur leurs ancres,
Et dont il voit -- ici et là — luire les feux
De poupe, comme autant d'astres silencieux,
Cependant que, méduse, en cette mer errante,
Tombe, phosphorescente, une étoile filante !

SIRENES

En foule, où luit un sein, d'où quelque chevelure,
— Longs lambeaux lacérés d'une fraîche voilure —
S'envole et tout d'un coup, par mille bras levés,
Tempête retombée de fleurs et de bouquets,
Soupirs, cris et chansons de vagues qui se mêlent,
Voici venir, tordant leurs poignets frais et frêles,
Les sirènes, au bord d'une grève, jetant
Des floraisons mouillées, rosées de diamants,
Lilas blancs qu'au recul de cet instable rêve
On renierait, qui sait, ô sirènes réelles,
Visages nous tentant sous de mouvantes fleurs,
Si, sur le sable, encore humide de tels pleurs,
Ne restait, clair témoin des formes effacées,
Une étoile de mer comme une main crispée.

VOYAGES

Lorsque, dans son quartier, la lune, fleur du monde,
Dépliée, comme un port ouvre sa rive ronde,
Lorsque, glissante toile au ras de ses musoirs,
On voit cingler, appareillé au beau miroir,
Un nuage, voilier mystérieux, j'embarque
Sur ce frêle vaisseau, vers l'inconnu du large.
Et mon esquif à tous les souffles se berçant,
J'erre et je vois en mon nocturne enchantement
— Or de foyer parmi de vagues étincelles —
La lune croître, ainsi que sur la mer, la Terre
Au marin qui la quitte alors réapparaît
Par tous ses hauts coteaux, rayonnés sur ses prés,
Et vaste, brillant dans la mort de la lumière,
Tout près de s'effacer, lui semble découverte.

ET NOUS VOICI UN SONGE ENCORE EVANOUI...

Volute à ce fronton dont l'éclat vert nous rit,
Frêle dessin des mers, serpent sur un tapis,
Comme un mot parfumé nous ouvre tout le songe,
Cette vague qui vient, c'est l'inconnu du monde.
O rêves faufilés sur sa trame, chemins
Et pistes au désert par du sable sans fin,
Ecumes surnageant, douces branches, venues
D'un pays qu'on soupçonne aux flores jamais vues,
Voix se nouant, voilée, au bruit frais et charmant
D'une eau en perles dans un bassin blanc d'argent,
Lorsque le cœur commence à connaître ses rêves,
Comme un conte remis à une nuit prochaine,
Comme un juif qui replie un chatoyant tapis,
La mer s'enroule, en refluant, sur chaque grève,
Et nous voici, un songe encore évanoui,
Tel un oiseau des mers qui souffrirait dans l'aile.

COMME UNE EPANOUIE ET MERVEILLEUSE ROSE...

Clair calice trouant le cœur de l'univers,
Au vent mystérieux de son flux balancée,
La mer hausse ce soir ses beaux sépales verts
Où dort un million de vagues entassées,
Jusqu'à ce que les flots un à un retombant,
Pétales effeuillés de molle fleur déclose,
Se défasse cette eau sous l'or du ciel dormant,
Comme une épanouie et merveilleuse rose.

DAUPHINS

Ici, dans vos palais de nacre et d'émeraude,
Incertaines féeries que l'on dirait des rêves,
Là, traçant sur les airs vos vives paraboles,
Vols verts qui ressemblez au vol, sur l'eau, de l'aile,
Comme vos jeux que rien ne lassera, nous passent
Moi, mon songe, tous deux malhabiles à dire,
Dans ces opaques vers sans perles ni sillages,
Le visage divin des océans flexibles.

SAISONS

Sur l'arbre de la mer, sur son lointain désert
De branche qui, là-bas, au vent du large ondule,
On voit naître et monter comme un printemps ouvert
De ramure naissante et de lentes volutes.
Ecumes, bourgeons blancs où la mer se blottit,
Emeraudes, brillante humidité de pierre,
Avec ici et là, rapides comme un cri,
Des rosées, diamants en lumières plus claires,
Lame à lame, le flux, sève de ce printemps,
Vivace remontant sous l'écorce des grèves,
De sa feuille qu'un vent léger pousse en chantant,
Regonfle le vieil arbre ainsi palpitant d'ailes.

Et c'est l'été par tous ces rameaux verts et bleus.

Alors, comme touché du doigt mortel d'octobre,
A la cime des hautes feuilles, dans ces cieux,
Un bord jauni de vague instable se dérobe,
Dispersion de fleurs et de feuilles, reflux,
Chaque lame s'ensevelit dans cet automne.
Règne de l'émeraude, aux grèves, tu n'es plus.
Que ce sable qui bruit comme une feuille morte.

UN GOEMON

Don des algues au cœur grave et mouvant des mers,
Songes, éventement muet d'une dentelle,
Errances qu'on dirait, sous de grands souffles verts,
Tel rêve suspendu dont l'aile ainsi se cherche,
Voici, se détachant comme des pollens murs,
Qu'un goëmon, velours entre tous, monte souple,
Sinuosité de vers, écho qui roule sur
Le tumulte tombé de quelque humaine houle.

Mais pour un goëmon qui monte de la mer
Et, flexible, luira à la cîme des houles,
Pour ce ruban qui naît à la lumière, un vers,
Combien d'ensevelis dont l'anonyme foule
Bouge toujours sous l'émeraude obscurément
Et combien rejetés par le flot sur la grève,
Foulés là par le pas indifférent du temps,
Resteront à jamais comme ton rêve, ô rêve !

PARFOIS L'OISEAU QUI A...

Parfois l'oiseau qui a traversé l'océan,
Epuisé, sans un cri en vue des grèves tombe,
Mais, lui, qu'il a crié d'un long gémissement
Quand son flanc délicat heurta le bord du monde.

Le ressac l'a roulé, la lame l'a battu.
Il chassa sous le vent comme une feuille morte,
Le printemps a revu son dur squelette nu
Comme un fantôme froid sur la douceur des tombes.
Epaves, revenues, lourdes, dans le jusant,
Souvenirs surnageant tout un grand gouffre d'ombre,
Maintenant, dans le feu, renaît, étincelant,
Son blanc vol de voilier sous la lumière blonde.

Pâles océanies, orients de rubis,
O mirages éclos dans l'étambot qui brûle,
Torches bleues des goudrons, si vertes Tahitis,
Tout ce qu'un vaisseau suit aux mondes qui reculent,
Toi Tasmanie, et vous baleiniers d'Eoa,
Spirales diaprées qui montent des peintures,
Et toi, ces miniums qui se tordent, Java
Terre de cuivre et d'or, folles fièvres qui durent,
Les cymbales, les fruits, les pierres, les anneaux

Les claires draperies sur les torses de bronze,
Vos éblouissements de toujours, matelots,
Et la mer qui blanchit sur la coque qui sombre,
Ce sont ses jours, ses nuits de voilier s'envolant,
Ses jours de dure mer et de bonace longue
Et cet enivrement de savoir sous le vent
Tout un vierge inconnu dans l'infini du songe !

SUR UN VIEUX LIVRE DE MARINE (*A Henri Martineau*)

/oile en forme de cœur des pirogues d'osier;
/oile de Malaisie au subtil balancier;

Natte que, dans la Chine, on hisse sur la jonque
Et qui, parmi les fleurs du fleuve, glisse et monte ;

Fine voile latine au tranchant de ciseaux,
Bien faite pour couper l'azur et fendre l'eau;

/oilure d'un chébec sur sa mâture à pible
En un grand mouvement de plume courbe inscrite;

/oile aurique, carrée, où tiendrait tout le ciel;

Et, papillon des mers reluisant de soleil,
La double voile entrecroisée d'une tartane,

Il n'a rien oublié ce marin quand, en panne,
Ou désœuvré, sur son beau brick ababouiné,
Il dessinait ceci dont je devais rêver.

Et la légende dit, naïve, sous l'image :

« Goëlette séchant ses voiles au mouillage. »

En traits ombrés, avec de grands espaces blancs,
On la voit, doux pigeon, s'essorant sous le vent,
Ses deux voiles carrées sur un pic enverguées,
Mâture comme une aile à l'arrière inclinée,

« Frégate appareillant des ris dans les huniers. »

Déjà les focs gonflés cessent de faseyer,
Le haut navire bouge, étroite cathédrale,
Tours aiguës qu'on dirait sous des échafaudages :
Enfléchures montant, de haubans en haubans,
Du pont mouillé d'embruns, aux hunes sous le vent.
Sur le grand mât, sur l'artimon, sur la misaine,
Ses voiles, comme un lit gardant la forme humaine,
On ressaisi l'azur dans leur couche de lin,
La frégate a cinglé, nuée dans le matin.

« Corvette anglaise vue par le travers en panne. »

Comme un bloc de lutteurs, dans une arène immense
Les pieds au sol scellés, s'affronte sans bouger,
Le beau bâtiment noir, frémissant et léger,
Par chaque voile, orientée en sens contraire,
Muscles équilibrés, s'est fixé sur son erre.

« Vaisseau vent arrière et bonnettes dehors. »

C'est un aigle volant dans un farouche essor.
Tout son plumage clair se donne au pâle espace.
Autour de lui les airs s'envolent, les eaux passent,
Tempête, chevelure aux boucles se mêlant,
Sous ce peigne géant et ce furieux vent.

« Sacolève, bâtiment grec, courant vent largue. »

Quel étrange bateau, sous sa voile à livarde,
Par son foc, son hunier, son perroquet buvant,
Infime, inassouvi, les souffles du Levant.

Et puis ce sont aussi des Voiles Provençales,
Formes pleines qu'épouse une lumière égale,
Des bricks, vergues brassées au vent et se touant,
Une Patache Portugaise, vaisseau lent,
Enfin, sous des voilures de féeries les Cutters,
Corsaires, Brigantins, Lougres, Bombardes, Dogres,
Vaisseaux voguant encor sur les ombres du Temps,
Les uns, trop forts de bois ou fins dans leur avant,
D'autres à la façon arrondie et renflée
Et d'autres, beaux travers sous leurs poupes ornées.

Mais voici que tournant lentement, à regret,
Vieux livre, ton dernier et jaunissant feuillet :

« Frégate, dit l'auteur, saluant pavoisée. »

Et je la vis, tempête et lumière, sculptée
De l'arrière arrondi à sa guibre, hissant
Une vierge volant d'un incroyable élan.
Et flammes et signaux et drapeaux et enseignes,
Faits d'ors lourds ou de soie ou d'étamine frêle,
Angles des clairs guidons, carrés des pavillons,
De la poupe jusqu'à la corne d'artimon,
Montèrent, déferlés, sur les drisses joyeuses :
La frégate un instant fut dans mon âme heureuse.

Ailes dont le long vol se rit des océans,
Grand tourbillon parmi des rivières de vents,

O vaisseau, qui semblais une fleur sur la houle,

J'étais de ton pavois, battant sur les écoutes,
Et mon cœur, traversé d'une blancheur d'éclairs,
Tout à coup, je me crus tes voiles sur la mer :

Une voile légère, encor bien frêle, en proie,
A plus d'un souffle épars dont la force la ploie,
La relève, l'entraîne et la gonfle et soudain
La lancera, peut-être, à quelque azur sans fin.

Album, je te referme et je songe à celui
Vieux marin amoureux de voiles, qui te fit :

Les aimait-il comme moi-même je les aime,
Pour être l'inconnu, l'aventure et les ailes ?
Ou seulement chacun de ces beaux mouvements,
Purs linges dégrafés sur quelque corps charmant,
Était-ce, souvenirs de jadis, grâce ancienne,
Ses courts amours dans des Océanies lointaines ?

Dans chaque voile, grande ouverte sur un mât,
Vous trouvait-il encore, élan, chaleur des bras ?
Lorsqu'il vous dessinait, voiles gonflées et pleines
Ainsi qu'un sein fleuri de tiède rose humaine,
Et quand il retraçait, en son labeur patient,
Vos longs et frais frissons de jupes sous le vent,
De quelles robes, lors d'une escale, entrevues,
Rêvait-il ? Aimait-il encore une enfant nue
Qui, sur lui abattue, en frémissant l'avait,
Pâles ailes, porté par quelque nuit d'été ?

Revoyait-il un doux battement de paupières
Dans vos tremblements sur les yeux de la lumière,
Ou, même, ces départs, salués d'un mouchoir,
Cruel appareillage et tristesse d'un soir ?

Dans ces coques, alors si prestes ou rétives,
D'un geste au vent qui les dérobe ou qui les livre,
Voluptueusement aux abîmes glissant
Comme au vertige vert d'un vide embrassement,

Ou dures, évitant la lame par bravade,
Se refusant, comme un beau buste qui se cabre,
Lisait-il, nettement écrite sur la mer,
L'histoire tourmentée de quelque amour amer ?

Le livre que je tiens ne le dit pas, mais l'âme,
Respirée aux feuillets de l'album achevé,
Semble gémir encore en un soupir léger :
« O voiles, ô vaisseaux » et taire un nom de femme !

AVEC TA GREVE COMME L'AILE...

Avec ta grève comme l'aile
Traînante et claire de la mouette
Et toute l'écume légère
Qui te couvre de plumes frêles,

Enfin je t'aperçois, ô terre,
Encor très lointaine, semblable
A quelque oiseau de haute mer
Endormi aux creux de la vague.

Terre douce, vallées, collines
Qu'on croyait bien ne plus revoir,
Vous revoici, rivières fines,
Par où s'écoule l'or des soirs

Et village, fin du voyage,
Où je sais que m'attend pensive,
Ainsi qu'on voit dans les images,
Près du feu une enfant assise.

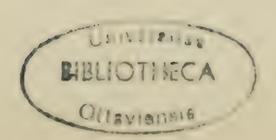
ADIEU

Adieu, scintillement de gel éclos sur l'eau,
Clair cristal éclaté des lames, douces traînes,
Apaisement léger de golfes, écheveaux
De courants, emmêlant sous quelle main leur laine,
Et sirènes, argents aux luisants doux de seins
Inscrivant sur la vague, énigme, leur dessin,
Voici la Terre encore... il faut quitter ces songes,
Le flexible océan et son mouvant mensonge.

EPILOGUE

Vers à vers, comme au chant des maillets glisserait
Un bateau, hier encore à son berceau lié,
Tu me quittes, mon livre et maintenant frégate
Et fleur, sur l'océan, ton gréement clair éclate.

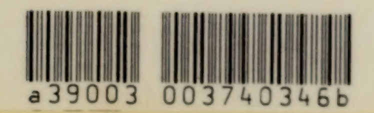
Tu me quittes. Et moi, de la jetée, je vois
Ton plumage d'oiseau qui serre au loin la côte...
Une risée de plus et tu t'envoles, toi,
Toi, la page égarée dans le Noroît qui saute.
Adieu ! C'est Lhote André, bon matelot, qui a
Dans l'aube grise et bleue déferlé chaque voile,
Ta guibre sous la lame inclinée, glisse et va
Sur ta poupe ton feu cligne comme une étoile.
Ton sillage et ta toile, ô mon vaisseau, sont blancs :
Qu'importe, ombre sur ton liquide paysage,
Un steamer unanime, ahannant et soufflant,
Va, mon doux livre, va, rien qu'ailes et sauvage.

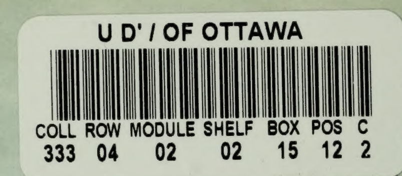


ÉCRIT A BORD DES CUIRASSÉS BRETAGNE, VERGNIAUD ET DIDEROT (Armée navale 1916-1917).

Achevé d'imprimer le trois octobre mil neuf cent dix-neuf sur les presses de Keller, 88, rue Rochechouart, Paris, à 750 exemplaires sur velin de Voiron. Cet exemplaire est justifié.




a39003 003740346b



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 02 15 12 2